

Un revenant

Autor(en): **D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 52

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Un revenant.

Si l'on croyait encore aux revenants, la rencontre inopinée du célèbre dompteur Bolomey jetterait un certain froid dans le dos des personnes qui, comme moi, avaient la triste conviction que le brave Sillas, laissé pour mort entre les griffes d'un lion, n'en était pas « revenu ». Les journaux de Liverpool, où s'est passée la scène sanglante, ont bien, il est vrai, annoncé le transport du dompteur à l'hôpital de cette ville, mais, disaient-ils, dans un état tel, que tout espoir de guérison eût été un défi jeté à la nature et à la science. Pensez donc, dix-sept blessures !... dont une à la tête qui, selon la définition de Bolomey, « comptait bien pour dix ! » De sa puissante mâchoire, le lion avait littéralement scalpé le crâne du malheureux dompteur. Je ne l'avais jamais vu, j'en avais beaucoup entendu parler par d'autres dompteurs qui rendaient hommage à la valeur, au courage, à la modestie de Sillas. Je ne le connaissais que par la vignette de Déverin, dans la désopilante pochade des *Aventures de Favey et Grognuz*, où Bolomey, le corps étroitement enlacé par les formidables anneaux d'un boa constrictor, engage les héros de M. L. Monnet à entrer dans la ménagerie.

C'est avec un sentiment mêlé d'étonnement et de plaisir que nous apprimes, non la résurrection, mais la parfaite guérison de Sillas. Vous rirez si vous le jugez à propos, mais, pour moi, Sillas est une gloire comme une autre dans un pays où les choux qui produisent cette race d'hommes sont rares.

Quand on a toute sa vie interviewé des célébrités politiques et littéraires, on ose sans crainte se risquer auprès d'un dompteur ; la transition est beaucoup moins sensible qu'on pourrait le supposer.

J'avais donc résolu d'aller frapper à la porte de la petite maisonnette en laquelle Sillas vit en ermite, à Corsy sur Lutry. Élégamment botté, comme tous les hommes de sa profession, le chapeau crânement posé sur l'oreille, sa longue barbe au vent, je rencontrai Bolomey à deux pas de chez lui. De Corsy, il se rendait au château de M..., où il passe une partie des dimanches. Nous fîmes route ensemble. Avec la franchise qu'on lui connaît, Sillas me conta sa vie, vie parsemée de « hauts » et de « bas », d'illusions et de déboires, de bonheur et de souffrance, de plaisirs et de chagrins, de gloire et de misère. Très gai, il chantait :

J'ai fait trois fois le tour du monde :

Et les dangers font mon bonheur ;

J'aime...

— Vous aimez les lions, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, j'aime les lions, et, croyez-moi, je voudrais en avoir un pour compagnon en ma solitude. Sur le désir que j'exprimai, il me narra, en émaillant son récit de bons mots vaudois, qui ne l'ont jamais quitté, toutes les péripéties de la terrible lutte qu'il soutint avec le lion de Liverpool qui faillit le dévorer.

« Je me vois encore, dit-il, dans cette cage avec cette « poison » de bête qui me serrait le crâne dans sa mâchoire ; s'il avait été méchant (sic), il aurait broyé ma tête d'une seule « pressée. »

« Ma foi, que je me disais, mon pauvre Sillas, tu es f...ichu ! adieu le canton de Vaud. » Néanmoins, je ne perdis pas la boule, bien qu'elle se trouvât passablement hypothéquée, et, « tout à la douce », je m'approchai de la porte de la cage. L'autre — le lion — ne me quittait pas d'une semelle ; par miracle, il ne serrait pas comme « je l'aurais pensé ». Je pus enfin me dégager et passer la porte ; mais, « allez chercher le bonheur ! » ce rossard d'animal me suivit et la lutte recommença de plus belle dans la cour. Hein ? croyez-vous que j'étais à l'aise ?... Et personne pour me porter secours !... des lâches qui s'étaient sauvés et se cachaient !

» Heureusement, le lion, que j'avais pu saisir à la gueule et qui me traînait sous lui, fut tout à coup distrait par la vue de deux hyènes attendant dans une cage leur départ pour une ménagerie.

« Au petit bonheur » je lâchai mon adversaire, que je vis se diriger vers la cage, et pendant qu'entre les barreaux il déchirait de ses ongles le ventre d'une hyène, je pus sortir de la cour.

« Six mois d'hôpital, et me voici ! »

— Cet incident dramatique a dû vous dégouter du métier ?

— Moi ! allons donc !... j'ai au contraire l'idée d'un travail nouveau à grand effet, que je me charge de faire exécuter par quatre lions, spectacle qui produirait un effet « bœuf ! » En attendant que j'aie trouvé les dix milles francs nécessaires à l'achat des animaux, j'ai philosophiquement repris mon état de cordonnier... et je n'en suis pas plus fier pour ça !

— Vous êtes populaire, lancez-vous dans la politique, vous réussirez.

— Merci. Entre la gueule et les griffes du lion, la langue et la plume de mes contemporains, je choisis la gueule et les griffes !

Nous nous séparâmes sur ce mot.

D.

Genève, le 21 décembre 1887.

Toujours plus *post tenebras lux* ! Grande et bonne nouvelle ! Nous nageons tous ici dans un océan d'allégresse. L'antique cité de Calvin va posséder enfin son éclairage électrique. Une société anonyme, avec des capitaux puissants, s'est constituée dans ce but. En partie indigène, en partie exotique, elle revêt ce cachet *international*, de haute distinction, si à la mode actuellement. Comme collaborateurs, les célèbres frères Siemens, de Berlin ; à sa tête un jeune et sympathique directeur-technicien, d'origine vaudoise, soutenu par un conseil d'administration trié sur le volet dans le monde de la finance et du haut commerce, que pourrait-on souhaiter mieux ? Et pourtant, à peine commencée, cette œuvre, si éminemment progressiste, a trouvé déjà ses détracteurs. D'abord la Compagnie du gaz. Non contents d'avoir triplé ou quadruplé la valeur de son capital primitif tout en distribuant aux heureux actionnaires (hélas ! que n'ont-ils tous cette chance-là) des bénéfices fabuleux, messieurs les directeurs protestent contre la concession accordée à cette concurrence imprévue par les règlements. On prétend nous forcer à payer pendant 8 ans encore, au prix peu modeste de 30 centimes le mètre, un produit de l'hydrogène dont les gens paisibles disent fort peu de bien, les querelleurs beaucoup de mal. Nous avons donc en perspective un gros procès entre la Compagnie du gaz « demanderesse » et l'administration municipale « défenderesse ». Notre armée de la basoche est dans la jubilation !

Les négociants se plaignent aussi qu'on ait choisi ce moment de l'année pour transformer nos rues en fossés de tirailleurs. — Et notre « landsturm » qui n'est pas encore organisé ! — On dépave ici, on creuse là, on repave ailleurs. A la veille des fêtes de fin d'année, ces braves gens protestent également, avec énergie, contre ce manque d'opportunité dans le bouleversement.

Ceci me conduit tout naturellement à vous parler des plaintes générales de notre commerce.

Ces lamentations ne datent pas d'aujourd'hui, hélas ! Depuis 30 ans que j'ai le triste privilège d'être dans les affaires, je ne me souviens pas d'avoir entendu une seule fois dire qu'elles *allaient bien*. J'ai le sentiment qu'il y a là de grosses exagérations. Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, contrairement à la thèse de certain docteur optimiste ; ce n'est que trop réel, mais je crois qu'on se plaint souvent à tort. En tout cas, cela n'empêche pas notre population de s'amuser toujours et beaucoup, preuve que l'argent n'est pas si difficile à gagner qu'on veut bien le dire. Depuis le tir fédéral, les fêtes se sont succédé sans relâche ; les dimanches de beau temps, les tramways

et les bateaux sont chargés de joyeux excursionnistes qui vont chercher auprès ou au loin des divertissements toujours coûteux, quoique souvent assez monotones. Les banquets ne chôment guères ; on en fait à propos de ceci ou de cela, quelquefois hors de propos. Notre « grand » théâtre est toujours bondé et, pour y trouver place, il faut retenir ses billets à l'avance, ce qui ne laisse pas de majorer de 25 à 30 % des prix déjà suffisamment élevés. Ajoutons, pour être juste, que le directeur actuel est un homme très habile, très intelligent et que sa troupe est réellement excellente pour une scène de second ordre.

Le groupe en bronze du « Temps et de la Vérité » qui fit l'admiration de l'Europe entière accourue dans nos murs à l'occasion de nos splendides fêtes du tir fédéral, vient d'être évacuée de la rue du Mont-Blanc sur la terrasse de la promenade des Bastions. Très profane en fait d'art, je ne puis malheureusement vous détailler, avec la compétence qu'elles méritent, les beautés de ce chef-d'œuvre statuaire. Il me suffira de vous dire que les connaisseurs déclarent qu'il sera en tout temps une des « attractions » de notre belle cité et qu'il provoquera l'ébahissement artistique des générations futures.

Fondu à Genève, vous savez !

A propos de Noël.

(Souvenirs d'enfance).

L'autre soir, près du feu, et à la lueur mourante d'un dernier tison, je repassais les Noëls de mon enfance. C'était d'abord la grosse bûche de Noël flambant en l'honneur de la Chauche-vieille qui devait venir ce soir-là, depuis le St-Bernard, s'il vous plaît, distribuer aux enfants admonestations ou récompenses. Notre cœur battait fort, car l'attente de ce juge mystérieux évoquait dans notre conscience enfantine mainte fredaine à laquelle la dame de Noël ne manquerait jamais de faire allusion. Quand elle s'était assurée de nos progrès à l'école, en nous faisant réciter quelques réponses du catéchisme ou une fable de Lafontaine, elle se retirait, courbée sur son bâton, en nous lançant une pluie de noix, de noisettes ou de dragées, et après avoir déposé furtivement dans un coin une verge ornée d'un ruban rouge, qui devait nous servir de garde-à-vous.

Mais la bûche était déjà convertie en un superbe brasier, et le 2^{me} acte de la soirée allait commencer. Grand-papa apportait un pochon à long manche, puis une boîte remplie de vieilles balles fondues par lui pour la campagne du Sonderbund.

Quelle joie !... Chacun voulait être le premier à fondre son plomb ; et tous de se précipiter vers le haquet d'eau froide, crépitant encore, pour voir quelle forme avait prise le métal liquide et brûlant. Présentait-il des bosselages ayant quelque analogie avec une bourse ? c'était richesse, avenir prospère ; ressemblait-il à la nef d'un vaisseau ? on ferait un grand voyage sur mer ; prenait-il la forme d'un